

L'HYPOTHÈSE DE LA NÉGATION AUTONOME : UNE LECTURE CRITIQUE DE LA RECONSTRUCTION DE LA « CLEF » DE LA DIALECTIQUE HÉGÉLIENNE PAR DIETER HENRICH

Georges Faraklas
(Université Panteion, Athènes)

Résumé

Dieter Henrich propose une reconstruction éclairante de l'« opération de base » de Hegel qui présuppose l'idée de « négation autonome ». Cependant, pour lui, la « négation » n'a pas ici le sens qu'elle a quand on parle de « proposition négative ». Georges Faraklas pense, au contraire, que cette reconstruction est encore plus éclairante si on l'insère dans une théorie du raisonnement, donc dans une théorie portant sur les propositions. Sous cet éclairage, la dialectique apparaîtrait, selon lui, comme une forme de raisonnement par l'absurde.

Abstract

Dieter Henrich proposes an enlightening reconstruction of Hegel's « basic operation » that presupposes the idea of « autonomous negation ». However, for him, « negation » does not bear here the same meaning as when we speak of a « negative proposition ». Georges Faraklas thinks, on the contrary, that this reconstruction would be even more enlightening if it were seen as part of a theory of reasoning, *i.e.* of a theory about propositions. In this light, dialectic would appear, according to him, to be a kind of *reductio ad absurdum*.

¹Dieter Henrich, dans un cours de 1973, affirme que Hegel « n'a jamais développé un discours de second ordre apte à interpréter ce qu'il était en train de faire », faute d'en avoir eu pleinement conscience (Henrich 2003, 317). Ce sera l'une des tâches auxquelles Henrich se sera attelé lui-même, nous offrant ainsi une reconstruction de ce qu'il appelle l'« opération de base » (*Grundoperation*) de la philosophie de Hegel. Henrich cherche ainsi à expliciter la méthode fondamentale que Hegel n'a jamais exposée lui-même, mais il présuppose que celle-ci ne concerne pas la logique des propositions, ce qui paraît être en désaccord avec l'opinion de Hegel lui-même. Pour éviter ce défaut, nous suggérons ici de réinscrire cette « clef » de la dialectique dans un cadre interprétatif selon lequel la *Logique* concerne les propositions, mais au *second niveau* de la description de l'usage des catégories mises en œuvre en elles. Dans ce cadre, l'« opération de base » de Henrich ne serait plus quelque chose que Hegel ferait sans en avoir conscience (Henrich 1978, 226) mais une reconstruction plausible de son intention propre...

I. Reconstruction de l'opération de base

¹ Je remercie Dionysis Kavvathas et Theodoros Penolidis pour m'avoir mis jadis en contact avec les textes de Dieter Henrich, Antonis Kalatzis et Giorgos Xiropaidis pour leur aide bibliographique. Je propose mes propres traductions pour tous les textes cités, y compris pour les textes de Hegel à propos desquels je renvoie à une traduction.

Selon Henrich, Hegel aurait voulu penser ensemble « l'autoréférence complète » et la « relation entre opposés » parce que, vers 1800, il définissait l'absolu comme *vie*. En effet, la vie est une mise en relation essentielle d'êtres qui sont tout aussi essentiellement autonomes (Henrich 2003, 317). Il partirait ainsi d'une idée de « négation autonome », expression qui recèle un terme *relationnel*, la négation, et un terme *auto-référentiel*, l'autonomie. Sauf que ce dernier terme fait ici référence au rapport à soi *de la négation*, c'est-à-dire à la négation de soi (Henrich 2003, 317). Or, si la négation se nie, alors, comme le note Henrich, elle est mise hors-jeu dès le départ de la « procédure formelle » qu'il se propose de reconstruire ; chose étrange, si tant est que la négation devrait en assurer la cohérence (Henrich 2003, 316). Henrich surmonte cet obstacle en considérant l'ensemble du processus et en opposant son *point de départ* (la négation) et son *point d'arrivée* (l'opposé de la négation) : « si l'on n'a que la négation, ce qui nécessairement signifie que l'on a une négation *niée*, alors on a aussi l'opposé de la négation ». On a donc obtenu *deux* termes, que Henrich désigne comme deux « états », car ce sont en fait deux *phases* d'un même processus : « l'état de négation dont on est partis et l'état de n'avoir pas de négation », auquel on a abouti (Henrich 2003, 317).

On aurait donc affaire à deux « états », dont l'un est la négation de l'autre. Selon Henrich, il s'agit là d'une « nouvelle structure » que Hegel appelle la *déterminité* (Henrich 2003, 317). En effet, une déterminité (*Bestimmtheit*), qui est la capacité d'avoir une détermination (*Bestimmung*), dépend de l'opposition entre avoir et n'avoir pas cette détermination. Ici, il appert que l'opposition de termes en relation chacun avec lui-même ne décrit pas seulement le rapport d'êtres vivants mais aussi le rapport *entre concepts*. Un prédicat se définit toujours *par opposition* à un autre, mais le fait de l'attribuer ou non à un sujet suppose qu'il y ait un cadre où son affirmation *et* sa négation font sens. Ce cadre est, dès lors, sémantiquement *autonome*, étant donné qu'il *contient* l'opposition, structure requise pour qu'il y ait du sens, sans être lui-même soumis à la nécessité de s'opposer à autre chose pour avoir du sens.

Henrich complique ce schéma en ajoutant que, puisque ces deux états résultent l'un de l'autre, celui de *non-négation*, résultant de l'état de négation, doit être pensé comme étant *en soi* négatif (Henrich 2003, 317). En même temps, du fait même que l'état initial, défini comme le fait d'*être* une négation, est *opposé* à celui d'*avoir* une négation », cet état initial (la négation) « *a* une négation » lui aussi. En effet, être la négation de *x*, c'est bien avoir une négation, à savoir *x* (même dans le cas particulier où *x* désigne le fait même d'*avoir* une négation ». Or, si cet état *est* une négation et qu'il *a* une négation, il s'agit d'*une auto-référence de la négation* » (Henrich 2003, 319). Ce qu'il fallait démontrer.

L'auto-référence de la négation est alors assimilable à la « déterminité », définie, on l'a vu, comme l'effet d'une opposition : si la déterminité est l'opposition de deux « états » dont l'un est la négation de l'autre, chaque terme *y est* la négation de l'autre et chacun *a* en l'autre sa négation. Hegel, selon Henrich, atteint ainsi son but : il a « construit l'auto-référence et la déterminité comme implications directes d'un terme élémentaire, indépendant et autonome : la négation ». D'où l'idée que la méthode hégélienne dépend tout entière de cette « clef » qu'est la *négation autonome*.

À partir de là, la question qui se pose est celle de l'interprétation de cette structure (Henrich 2003, 319) : « La question lancinante qui hante la validité possible de la position hégélienne est de savoir si une négation ainsi entendue a un sens ». Il est

évident qu'on a du mal à comprendre ce qu'une négation « autonome » signifie. Cette difficulté n'est peut-être pourtant pas à imputer à Hegel².

Pour une meilleure compréhension de cette « clef de la logique », Henrich nous renvoie à la logique de la réflexion (Henrich 2003, 319), cette partie de la *Science de la logique* qu'il avait déjà analysée en ce sens dans une conférence de 1965 (Henrich 1967). Avant de nous pencher sur la « Nouvelle version » de cette analyse, datée de 1978 (Henrich 1978), et qui est riche d'enseignements, voyons comment il expose sa « clef » en 1976 (Henrich 1976).

Selon cet exposé, la « pensée constructive de base » (Henrich 1976, 213), qui doit permettre, chez Hegel, de vérifier le bien-fondé de notre outillage méthodologique, se réfère à *la structure des prédicats avant la prédication*. Si bien que les propositions ne font pas partie de son objet et que la négation y est présente seulement sous forme non propositionnelle, c'est-à-dire *substantivée* (Henrich 1976, 214). Henrich ne parle pas ici de l'inclusion de la négation dans le prédicat, il ne parle pas du fait que, pour Hegel, *a n'est pas x* équivaut à *a est non-x* (Hegel 1981, 66 ; Hegel 2016b, 86)³. Il veut dire que la négation hors prédication *ne nie rien* (elle ne dit pas que le prédicat *x* n'appartient pas au sujet *a*). Il ne lui reste donc qu'à *se nier elle-même*. Et c'est alors seulement qu'une *altérité* surviendrait. Car *nier* la négation, ce serait réclamer *autre chose* qu'elle. La négation serait ainsi *eo ipso* double (négation de la négation), cette dernière, la négation *expressément* double, étant ce que Hegel appelle la « négativité absolue » (Henrich 1976, 215). La négation substantivée se nie elle-même.

Ce serait cette structure étrange qui permet donc de faire coexister l'auto-référence et l'opposition. L'auto-référence est propre à l'individualité vivante, mais aussi, et surtout, à la conscience de soi, thème fondamental de l'idéalisme allemand auquel Henrich a dédié une grande part de son œuvre. L'opposition, de son côté, qui est le produit de l'indépendance des vivants, est aussi, ou surtout, la condition d'existence du sens (Henrich 1976, 216) : on peut dire que le sens se produit « par opposition », donc que les opposés se donnent sens mutuellement l'un à l'autre⁴.

La négation « s'élimine elle-même » car, dit Henrich, il n'y a aucune proposition sous-entendue dont elle nierait le résultat (Henrich 1976, 218). Cette thèse nous paraît téméraire. Mais suivons d'abord la reconstruction proposée avant d'élever des objections. Si toute détermination n'a de sens que dans le cadre d'une donation mutuelle de sens entre elle et son opposé, il en ira nécessairement de même de la « négation » elle-même. Henrich note donc avec justesse que *la négation inclut dans son sens même tant elle-même que la non-négation*, sans laquelle elle n'aurait pas de sens. La négation contient donc l'opposition des deux termes (la négation et la non-négation) qui donne à chacun son sens (Henrich 1976, 217). L'élimination de soi de la négation pose un problème, toutefois : à quelle identité, à quel « soi » fait-on référence ?

Henrich indique que le fait de nier une négation ne veut pas dire que la négation *se nie* elle-même. Pour voir là un rapport à *soi* de la négation, il faut assimiler le fait d'être *la négation d'une négation* et le fait d'être *l'autre d'un autre* : si, dans un ensemble à deux

² Si, comme nous le pensons, il n'a pas voulu penser la négation indépendamment de toute proposition, alors une telle question ne se pose même pas.

³ « Il ne peut y avoir de différence entre affirmer que *le A est le non-B* et affirmer que *le A n'est pas le B* », comme le note Diego Marconi, 1980, 22.

⁴ Cf. Faraklas 2000. Dans cet article sont développées certaines idées reprises ici, notamment sur le raisonnement apagogique. J'ai constaté avec joie qu'E. Luft a soutenu récemment une thèse proche de la mienne, indépendamment de mon propre exposé de cette dernière (Luft 2019, voir particulièrement 228-229). Pour la donation mutuelle de sens, voir D. Henrich, « Kant und Hegel », dans Henrich 1982, 198.

éléments (une opposition est un ensemble à deux éléments), *x* est l'*autre* de son autre, alors il est *lui-même*, mais il n'en va pas nécessairement de même dans le cas de la négation. Si « je ne te hais point », ce n'est pas la négation de mon amour qui s'est niée elle-même. Cette assimilation sous-entend que la négation est détachée de sa fonction propositionnelle et est prise pour une forme de substantif, renvoyant à une sorte de chose. Deux ans plus tôt, Henrich critiquait au même titre la thèse de Hegel selon laquelle « quelque chose », défini par opposition à « autre chose » (*Etwas / Anderes*), est une « négation de la négation »⁵.

De plus, Hegel définit à chaque fois *l'autre de la négation de soi comme étant aussi une négation de soi*. Selon Henrich, il procède ainsi en vue de sauver le rapport à soi : en effet, si la négation de soi se rapporte à une autre négation de soi, elle se rapporte à quelque chose de formellement identique, et, de ce fait, structurellement, elle se rapporte donc à *elle-même*. Il faut donc que la négation de soi soit ici *redoublée*. Mais ce rapport à soi demeure inscrit dans le cadre de l'altérité plutôt que dans celui de la négation : le couple « quelque chose » / « autre chose » se renverse du point de vue de l'autre, chacun des deux est donc l'autre de son autre.

Henrich récapitule l'opération de base de la manière suivante :

- (1) la négation est seule,
- (2) elle se nie, elle est donc elle-même, tout en étant autre que son autre,
- (3) ce rapport à autre chose est rapport à soi en tant que l'autre lui est identique (Henrich 1976, 219)⁶.

II. La distinction de niveaux

Le texte de Henrich commentant la *Logique de la réflexion* ajoute à ce schéma la *distinction des niveaux* qui est effectivement apparue au *second* de ces moments, à savoir lorsque la négation est dite être à la fois elle-même (premier niveau) et le rapport de soi et de son autre (second niveau). Nous proposons de désigner cet état de choses comme le fait, pour la négation, d'*être le tout* (second niveau) *et son propre moment* (premier niveau). En effet, la négation contient l'opposition de la négation et de l'opposé de la négation (second niveau) tout en étant le moment de la négation par opposition au moment de l'opposé de la négation (premier niveau). Du coup, l'unité obtenue *n'est pas l'unité de deux opposés, mais l'unité de l'unité* (second niveau) *et de l'opposition* (premier niveau) *des opposés*. Ce n'est pas l'unité de la négation et de la non-négation, mais l'unité, d'une part, de l'*unité* de la négation et de la non-négation et, d'autre part, de l'*opposition* de la négation et de la non-négation (Henrich 1978, 220). C'est donc une unité de « second degré », comme le dit Henrich très justement (Henrich 1978, 220-221, 298, 317) (peut-être même est-ce une unité de troisième degré, puisqu'elle relie le premier et le second niveau).

La *Réflexion* serait ainsi le seul lieu où Hegel explique pourquoi l'« unité de la détermination et du rapport à soi », enjeu de la reconstruction henrichienne, est définie comme une unité de *second* degré portant sur l'unité *elle-même* et le contraire de l'unité *elle-même*, soit sur l'« unité de l'égalité à soi et de l'opposition » (Henrich 1978, 227-228). En effet, Hegel dit que l'essence et l'apparence, qui est l'autre de l'essence, sont deux formes d'être (Henrich 1978, 233-234), parce que l'« unité » doit toujours être

⁵ Henrich 1975, repris dans Horstmann 1978, ici 222. Cf. aussi Henrich 1982b, 162.

⁶ À la fin du texte (p. 229, note 8), Henrich annonce la publication de l'article « Autonomous Negation », qui ne paraît pas avoir été publié.

l'« unité » et « l'autre de l'unité » (Henrich 1978, 234-235). Or cette unité est ici définie comme « négativité absolue » : non comme une négation qui se répète, mais comme une négation qui se rapporte à elle-même (Henrich 1978, 237-238). Cependant, il apparaît d'abord que la négation ne peut être pensée comme auto-référée sans recourir à « la logique de l'altérité » (c'est-à-dire sans comprendre la négation comme altérité et, partant, la négation de la négation comme autre d'un autre) (Henrich 1978, 240). L'interprétation de la négation comme altérité permet de penser le passage au troisième moment, où la négation demeure auto-référée tout en étant deux fois présente, car elle se rapporte à une autre chose qui lui est cependant identique (Henrich 1978, 246-247). Tout ceci témoignerait de ce que Hegel use du schème de la « négation autonome », même s'il échoue à le décrire (Henrich 1978, 250, cf. 226). Mais cela expliquerait aussi pourquoi il parle de relation à soi de l'*altérité*, quand il est censé parler de relation à soi de la *négation* (Henrich 1978, 262-263). Une négation auto-référée ne renverrait pas, en fait, à autre chose, alors que l'altérité qui se rapporte à soi renvoie à autre chose par définition (Henrich 1978, 265). Hegel substantive la négation car, selon cette façon de voir, il doit la penser en termes d'altérité, afin d'y introduire le rapport à autre chose et, du coup, il doit aussi penser l'autre de cette négation comme une négation de même type.

Ce *dédoublement de la négation* est capital, comme Henrich le dit à juste titre (Henrich 1976, 219). Il paraît reproduire, notons-le, la structure des antinomies de Kant, où la thèse et l'antithèse sont démontrées l'une et l'autre « apagogiquement », c'est-à-dire par l'absurde. Chacune est censée être démontrée lorsqu'il s'avère que son opposée est contradictoire, donc par *la négation de sa négation*. Cette procédure, qui pour Kant relève d'une logique de l'apparence⁷, est mise à l'honneur chez Hegel. De ce point de vue, le dédoublement de la négation nous met cependant sur une autre piste que celle de la substantivation de la négation, comme nous allons essayer de le montrer. Elle remet la question de l'interprétation propositionnelle à l'ordre du jour.

On trouve chez Hegel le même problème formel que dans les *Antinomies* de Kant : comment hiérarchiser les opposés ? Chez Kant, les thèses ne sont pas supérieures aux antithèses, sauf d'un point de vue pratique (dans le cas de la *troisième*, concernant la liberté)⁸. Henrich remarque, de même, que l'on ne sait pas *pourquoi*, chez Hegel, *l'une des deux négations de soi est censée être supérieure à l'autre* (Henrich 1976, 222-224 ; Henrich 1978, 287). Si l'« apparence » est négation de soi, elle est identique à l'« essence », définie aussi comme négation de soi (Henrich 1978, 283). En quoi est-elle autre que l'essence, et, qui plus est, *inférieure* à elle ? Si, chez Hegel, on définit comme « absolu » ce qui, « en tant que tel, est autre que soi », comme le dit Henrich dans une conférence de 1979⁹, en quoi l'absolu est-il alors supérieur au relatif, qui renvoie par définition à autre chose que soi ?

Faut-il vraiment voir là, comme Henrich nous y invite, des « décisions » liées au caractère « constructif » inavoué de l'entreprise hégélienne (Henrich 1976, 230) ? Comme une telle hypothèse revient à supposer que Hegel prend des libertés avec la rationalité afin d'aboutir à une conclusion définie par avance (par exemple en définissant l'absolu comme un terme relatif puis en décidant arbitrairement que l'absolu

⁷ Ce qui fait que Kant demeure opposé à la preuve apagogique, comme Aristote et Arnauld. Cf. Gardies 1991, 151-165. Si Hegel accuse ici Kant de pétitions de principe (cf. Stanguennec 1985, 154-165), c'est, pensons-nous, parce que Kant ne s'intéresse pas au cadre à chaque fois commun aux opposés.

⁸. Kant E., *Kritik der reinen Vernunft*, B490 sq.

⁹. Henrich D., « Andersheit und Absolutheit des Geistes », in Henrich 1982, 164, aussi 163-167, 170.

n'est pas au même niveau que le relatif lui-même), nous préférons tenter de suivre son propre point de vue, selon lequel la *Logique* est un auto-déploiement de son objet, soit (pour parler avec Henrich) une « exposition de soi de la raison objective » (Henrich 1976, 230)... Dans cette optique, il faut que l'un des deux opposés soit *logiquement* supérieur à l'autre, même si c'est à la faveur d'une modification de son sens (pourvu que cette modification ne soit pas applicable à l'autre opposé).

Selon un texte plus ancien de Henrich sur Hegel et Hölderlin, la *Logique* reposerait sur l'alternance de termes sans fondement originaire. Pour Hölderlin, le jugement est *une scission de l'être* en sujet et prédicat, tandis que, selon la « pensée propre à Hegel », comme le dit fort justement Henrich, « les relatifs opposés doivent être compris à partir d'un tout *qui ne les précède pas en tant qu'être* [...] mais n'est que le concept déterminé de leur relation elle-même »¹⁰. Cette position n'autorise aucune échappatoire ontologique, elle doit donc pouvoir justifier *logiquement* l'inégualisation des opposés. L'un des opposés ne sera pas réputé supérieur parce que le penseur a « décidé » de lui attribuer une place supérieure dans l'échelle des êtres, mais en vertu d'une raison intrinsèque, comme, par exemple, le caractère plus inclusif de son *sens*. En effet, dans cette hypothèse, le concept *immanent* aux deux sera celui des deux opposés dont *le sens contient le sens de l'autre*, même si ce sens devra être *rectifié* afin de s'élever à ce second niveau, comme Henrich a raison de le noter (Henrich 1978, 248-249). « L'un des opposés est nécessairement l'unité elle-même », disait Hegel dans sa première logique (Hegel 1971, 3 ; Hegel 1980, 27). Dans le cas d'une catégorie qui nous paraît exemplaire, *l'Infinité*, Hegel dit bien que « l'unité [...] du fini et de l'infini est elle-même l'infini qui comprend en soi lui-même et la finité – soit l'infini *en un autre sens* que celui selon lequel le fini est coupé de lui et placé de l'autre côté » (Hegel 1984, 132 ; Hegel 2016, 207 – je souligne). La relation qui donnerait à ses termes le sens de « fini » et d'« infini » serait donc plutôt une version corrigée de l'« infini » et non du « fini ». De ce fait, on peut dire que l'« infini » est le terme supérieur moyennant une modification de son sens qui le situe à un *second niveau* au regard de l'opposition. Car il est alors ce qui décrit le rapport de l'infini et du fini. Si *l'un des deux termes est le tout et son propre moment*, l'asymétrie introduite par Hegel dans la donation mutuelle de sens cesse d'être arbitraire. Mais cela a lieu au *second niveau*, celui du cadre où les deux opposés sont à la fois unis et opposés. On peut maintenir qu'une décision est requise. Mais c'est la décision *sémantique* de désigner comme « infini », plutôt que comme « fini », un terme qui rend compte à la fois de l'unité et de l'opposition des deux opposés. Une décision bien motivée, car l'intention porteuse du terme « infini » suppose que celui-ci *ne tire pas son sens d'une opposition à un autre terme*, tandis que celle sur laquelle repose le « fini » *exige* une telle hétéro-référence. Comme un opposé qui, à un second niveau, rend compte de soi et de l'autre, Hegel définit la « raison d'être » du rapport entre essence et apparence (*Grund*) et le moyen-terme, qui, dans un raisonnement, est la « raison d'être » de la conclusion (*Grund* encore). Il en va de même, d'une manière générale, du « concept » qui permet de penser ensemble le rapport à soi et la détermination, comme le dit justement Henrich (Henrich 1978, 304).

Dans cette version améliorée de la « clef » de la dialectique, le changement de sens de l'un des opposés répond, certes, à la motivation générale visant à définir un cadre non-transcendant des opposés, mais cette *Bedeutung* qui a beau être *wohlmotiviert verändert*, cette « signification » qui a beau être « modifiée de façon bien motivée » (Henrich 1978, 249), doit être justifiée au cas par cas.

¹⁰. Henrich D., « Hegel und Hölderlin », in Henrich 1967, 36 (je souligne).

III. Une logique sans propositions ?

Ici, on outrepassa le cadre formel que s'était donné Henrich, pour entrer dans le traitement à chaque fois différent des opposés, qu'il n'était pas dans son intention de décrire. Cette inscription de sa « clef » dans un cadre à chaque fois spécifique entre sur un point en conflit avec sa reconstruction. « Nous *n'avons pas* », dit-il, « d'abord, une proposition particulière, ensuite la négation de cette proposition, puis une négation de la négation qui nous rendrait la proposition initiale. Nous avons seulement un état qui est opposé à celui où il y a de la négation » (Henrich 2003, 318). Une évidence soutiendrait cette présupposition : « on sait que la *Science de la logique* », disait-il en 1981, « n'est pas une théorie sur les propositions et la façon correcte de raisonner »¹¹.

Nous pensons, au contraire, que Hegel a l'intention de décrire la manière correcte de raisonner et que, pour ce faire, il décrit ce qui se passe à chaque fois que l'on raisonne sur la base d'un couple spécifique d'opposés, pour définir leur « concept » comme le cadre conceptuel qui les lie l'un à l'autre. Nous pensons que sa *Logique* est un discours qui examine et corrige notre *usage* des catégories, un usage qui suppose des *propositions*. De ce fait, selon nous, ce discours est *déjà* de *second* niveau. Si tel est le cas, cela expliquerait pourquoi Hegel ne ressent pas le besoin d'expliquer ce qu'il est en train de faire dans un discours de « second ordre » : il croirait l'avoir déjà dit, notamment dans sa *Logique subjective*, censée nous éclairer sur ce qu'il a « fait » auparavant dans la *Logique objective*. Il y traite, en effet, des jugements et des *raisonnements*.

Si la *Logique* est un *examen des types de raisonnement* dont dispose la pensée, on comprend que la partie consacrée aux raisonnements (théorie du syllogisme) en soit la clef. De même que Kant prit les types de jugement comme fil conducteur pour identifier les catégories, on supposera qu'ici divers types de raisonnement mènent à diverses catégories, car ce n'est que si les termes à chaque fois opposés sont intégrés à un raisonnement que leur sens peut être défini et validé. Dans ce cas, l'énigmatique idée de Hegel selon laquelle il faut critiquer les concepts en tant que tels (Hegel 1984, 18 ; Hegel 2016, 43) serait à éclairer au moyen d'une autre de ses thèses, selon laquelle le syllogisme (c'est-à-dire le raisonnement) est la vraie forme du concept¹².

Une telle hypothèse expliquerait pourquoi Hegel considère que les catégories de *l'être*, de *l'essence* et du *concept* relèvent, respectivement, du *passage dans autre chose*, du *paraître dans son autre* (ou *dans le même*) et du *développement*. Ces façons de passer d'une catégorie à l'autre seraient, en effet, des types généraux de *raisonnement* qui ont leurs équivalents dans la théorie du jugement et du syllogisme. Dans ceux-ci, *l'inhérence*, une interprétation du jugement où *le sujet est supérieur au prédicat* (le sujet contient le prédicat : être homme est l'un des prédicats de Socrate), correspond à *l'être*, et la *subsomption*, où, inversement, *le sujet est tenu pour inférieur au prédicat* (le sujet est contenu dans le prédicat : les hommes sont une partie des êtres mortels), correspond à *l'essence*¹³. Enfin, la modalité du jugement et, respectivement, l'« objectivité », qui chez Hegel désigne la validité du syllogisme, n'hypostasieraient ni le sujet comme *être*, ni le

¹¹. « Kant und Hegel », in Henrich 1967, 189.

¹². *Der Schluß ist somit der vollständig gesetzte Begriff* (Hegel 1981, 81 ; Hegel 2016b, 118).

¹³. Cf. Hegel 1981, 72 ; Hegel 2016b, 94-95.

prédicat comme *essence*¹⁴. La forme *proprement conceptuelle* de *constitution des concepts* consisterait à *tirer les opposés constitutifs d'un concept de types de raisonnements spécifiques*.

Dans cette hypothèse, Hegel considérant, par exemple, la catégorie de l'être ou celle de l'infini « pour elle-même », examinerait comment fonctionne l'attribution de ces catégories *non pas indépendamment de toute référence à leur usage dans une proposition* mais *indépendamment de toute proposition appliquant ces catégories à tel sujet de prédication précis*¹⁵. On ne renverse pas ainsi les acquis de la « clef » de la dialectique reconstruite par Henrich. On la réinscrit dans un horizon propositionnel, ce qui a l'avantage, comme je vais essayer de le montrer, de nous faire comprendre *pourquoi la négation de la négation ne revient pas à la thèse initiale*, ce qui, autant que je sache, demeure encore inexpliqué chez Henrich.

IV. Au-delà de Henrich : Décrire la preuve par l'absurde

S'il existe un raisonnement fondé sur la négation de la négation, il est fort probable que ce soit à lui que Hegel se réfère lorsqu'il décrit les pas de la méthode dialectique. Ce raisonnement partirait d'une thèse *postulée* pour aboutir à une thèse *démontrée*, laquelle n'aurait donc plus le même *statut logique* que la première. Si un tel raisonnement existe, rien ne nous empêchera de tenter de démontrer par son moyen la postulation opposée. Or, un tel raisonnement existe. C'est le raisonnement par l'absurde ou apagogique, celui qui est utilisé dans les *Antinomies* de Kant. Zénon fonde la dialectique, selon Aristote, car il utilise la preuve par l'absurde¹⁶.

Une telle proposition est beaucoup moins originale qu'il n'y paraît, même si elle est loin de faire l'unanimité. Diego Marconi remarquait en 1980 que *the Aufhebung procedure [is] a reductio-like pattern* (Marconi 1980, 161). Klaus Hartmann faisait la même remarque en 1991 (Hartmann 1991, 122). Clark Butler s'était appuyé sur cette constatation dès 1975 pour reconstruire les raisonnements de la *Logique* dans le respect des règles de la logique traditionnelle (Butler 1975, 416, 424 et 426). Gerhard Seel remarquait en 1996 que le passage rationnel d'un concept à l'autre suppose un raisonnement par l'absurde (Borel 1996, 197-198). Le cadre où s'inscrit ce raisonnement est cependant celui d'une *sémantique*, comme l'a montré Francesco Berto, car il s'agira ici de *définir les cadres au sein desquels les opposés peuvent être utilisés de façon valide*¹⁷.

En quoi consiste ce raisonnement ? Veut-on démontrer la proposition p disant que a est x ? On supposera que p est fautive, donc que sa négation $non-p$, disant que a n'est pas x ou que a est $non-x$ est vraie. Si l'on est en mesure de montrer que $non-p$ conduit à une *contradiction*, alors on a démontré que p est vraie. On a donc rétabli p , certes, mais au

¹⁴ Cette façon cavalière de récapituler la *Science de la logique* prétend seulement offrir une perspective possible, compatible avec notre hypothèse d'une référence propositionnelle, et requerrait, pour être rendue plausible, de bien plus amples développements.

¹⁵ Indépendamment, en l'occurrence, de leur attribution à un sujet comme lui étant *inhérentes*, puisque ces deux catégories, prises ici comme exemples, relèvent de la *Logique de l'être*

¹⁶ Suivant Blanché 1970, 18. Les paradoxes de Zénon démontrent par l'absurde que le mouvement n'existe pas (voyez le *Parménide* de Platon).

¹⁷ Ce qui explique pourquoi l'antithèse dont on part pour démontrer la thèse appartient aussi à la théorie. Cf. Berto 2005, 206. Berto définit la *Logique* comme une *critica semantica della concezione atomistica, o isolazionista, del significato in generale* (p. 60), soit une *teoria generale olistica del significato* (p. 210).

titre de *négation de sa négation*, c'est-à-dire comme résultat de la *contradiction* à laquelle nous mène l'idée que *a* pourrait *n'être pas x* ou *être non-x*.

La description de ce raisonnement parle de *position*, de *négation*, de *contradiction*, et de *négation de la négation*. Elle relève également que la proposition démontrée *n'a pas le même sens* que la proposition postulée, que le sens obtenu par *p* en tant que solution à l'aporie de *non-p* diffère de celui qu'elle avait en tant qu'opposé de *non-p*. En effet, une position et une négation sont plus indéterminées que deux opposés *au sein d'un même cadre*.

Dans un cas, nous avons des *contradictaires*, deux prédicats ne pouvant être ni vrais en même temps ni faux en même temps ; dans l'autre cas, nous avons des *contraires*, des prédicats ne pouvant être vrais en même temps, mais pouvant être tous deux faux d'un sujet, pour peu que ce dernier n'appartienne pas à leur cadre commun. Le cadre commun n'est autre que le concept recherché. Si « non-rouge » se rapporte à *tous* les prédicats autres que « rouge » (contradictoire), nous sommes dans le premier cas. S'il se réfère seulement aux *couleurs* autres que le rouge, nous sommes dans le second (contraire). Or la couleur est le *concept* auquel appartient le rouge. Le concept est donc *posé* dans l'opposition des *contraires*¹⁸.

Si telle est bien la situation du dialecticien hégélien, on comprendra pourquoi ce que Hegel appelle un « jugement *infini* » (« l'esprit n'est pas vert », « l'éléphant n'est pas une rose », « l'être du moi est une chose », « la chose est moi ») joue un grand rôle chez lui¹⁹. La sémantique y entre en contradiction avec ses intentions, car *aucun concept, au sens de cadre commun*, ne relie son sujet et son prédicat. Ce qui fait que, grâce à lui, la nécessité de ce cadre est *démontrée* (elle est démontrée par l'absurdité des jugements qui sont privés d'un tel cadre : c'est une preuve par l'absurde)²⁰. Si un tel cadre commun est présent, il permet d'attribuer aux mêmes sujets des déterminations opposées, soit *x*, soit son contraire, par négation de son attribution ou attribution de sa négation, pour peu que l'on considère (avec Aristote et la tradition) que la possibilité de l'attribution des opposés appartient à la constitution de tout concept et de la définition de son champ de validité (les mêmes sujets sont justes ou injustes, les mêmes sont pairs ou impairs, mais ceux qui sont justes ou injustes et ceux qui sont pairs ou impairs ne sont pas les mêmes). Alors on comprendra aussi pourquoi il faut répéter la même opération deux fois, avec l'un et l'autre des opposés, pour définir la *déterminité* résultant de leur opposition, qui, corrigée, sera le cadre dans lequel cette dernière aura un sens précis, celui dans lequel s'opposeront des prédicats *contraires* et non plus *contradictaires*.

Si le raisonnement dialectique permet de prouver les principes, selon Aristote, c'est peut-être parce, dans une démonstration directe, il faut partir des principes²¹. Les

¹⁸ Cet exemple n'est pas de Hegel et il illustre une proposition interprétative, non un texte de Hegel.

¹⁹ Comme l'avait montré Schmitz 1957. Le même auteur proposera plus tard un commentaire de la *Logique* qui part de l'idée qu'elle se veut *widerspruchsfrei und konventionell im Rahmen der klassischen Logik* (Schmitz 1991, 13). Il y discute la *Grundoperation* de Henrich (p. 54 sq.).

²⁰ Le jugement infini joue notamment un tel rôle dans le *Savoir absolu* de la *Phénoménologie*, d'où proviennent les deux derniers exemples cités, qui renvoient, respectivement, à la physiognomie-phrénologie (« l'être du moi est une chose ») et à l'« utilitarisme » (« la chose est moi »), deux positions également absurdes, dont le savoir absolu est à la fois la suppression et le cadre.

²¹ Alors qu'Aristote soutient que toutes les preuves apagogiques sont convertibles en ostensives, les syllogismes eux-mêmes, ne pouvant être démontrés, sont soit réduits à ceux, évidents, de la première figure, soit prouvés par l'absurde (Blanché 1970, 54). On rapprochera cela de l'idée que la dialectique a partie liée avec ce raisonnement (p. 18) et de celle selon laquelle la dialectique a accès aux principes, en soi non directement déductibles d'autre chose (*Topiques*, 101a 36-b 3).

catégories sont des principes, en ce sens que *l'une ne peut être déduite de l'autre*. Cet aspect des choses, rarement pris en compte par les commentateurs de Hegel, interdit la déduction *directe* des catégories, mais non leur déduction *indirecte*. La preuve par l'absurde est indirecte. En effet, si on ne peut tirer une catégorie d'une autre, on peut *montrer sa nécessité à partir des défauts d'une autre, de l'usage défectueux d'une autre*. La « qualité », par exemple, n'est pas en soi une catégorie défectueuse, mais elle le devient si l'on veut, par son moyen, penser l'indifférence de sa limite, qui définit, pour Hegel, la « quantité ».

V. Une asymétrie qui fasse sens

En outre, pour attribuer une catégorie, il faut aussi pouvoir *ne pas* l'attribuer, et ce sera donc le *cadre* des deux attributions opposées (attribution de *x* ou de *non-x*) qui devra s'avérer défectueux, pour qu'une autre catégorie apparaisse comme nécessaire. Or, dans cette hypothèse, les opposés ne sont pas égaux. C'est toujours la *négation* de l'attribution ou l'attribution du terme *négatif* qui sera appelée, au prix d'une spécification de son sens, à exprimer l'autre concept, celui dont on manque, et, partant, le cadre dans lequel des jugements peuvent utiliser ce concept, de façon positive ou négative, pour raisonner. Et c'est cela qui doit expliquer le privilège accordé au raisonnement par l'absurde, qui serait partout valide, par rapport aux raisonnements spécifiques justifiant l'usage de telle ou telle catégorie.

Le raisonnement apagogique serait le moment formel commun aux raisonnements spécifiques à chaque catégorie, disons comme dans les *Antinomies* kantienne. Pour illustrer notre propos, revenons à la catégorie de l'« infini ». Si une telle catégorie existe, on devra examiner *à quelles conditions elle est attribuable, abstraction faite de ce à quoi on la veut attribuer*. Cette abstraction est constitutive de la logique, car elle doit nous montrer dans quels cas on peut légitimement attribuer une catégorie sans supposer cette question déjà résolue. Parler de l'infini, ce sera donc parler du fait d'*être* infini, ou du fait, *pour quelque chose*, d'être infini (ce qui suppose résolue la question de la possibilité de dire que quelque chose « est » et est « quelque chose », tâche supposée déjà résolue dans les chapitres précédents de la *Logique*, où furent traitées les catégories « être » et « quelque chose »). Quelque chose ne sera démontré être « infini » que s'il s'avère contradictoire de le dire « fini », donc s'il est incorrect de lui supposer un opposé, un autre.

En effet, l'infini se définit par opposition au fini. Or, définir l'infini comme *autre* que le fini, c'est admettre qu'il a des limites, au-delà desquelles siège le fini, ce qui est contradictoire. Il est donc *faux* de définir l'infini par opposition au fini (Hegel 1984, 126 ; Hegel 2016, 200-201). Cette *contradiction de second niveau*, entre la nécessité sémantique de définir l'infini par opposition au fini et l'impossibilité sémantique de le définir par opposition au fini (donc la nécessité de le définir *avec* le fini), nous oblige alors à changer le sens de « infini » et d'en faire le *cadre* au sein duquel on oppose le fini et l'infini. Selon les termes de Henrich, il faudra dire que *le rapport à soi inclut l'opposition, condition de la détermination*. Dans le langage de Hegel, *le rapport à soi est la négation de soi du rapport à autre chose, l'infini est la négation de soi du fini*, donc la négation de sa propre négation.

Mais il est vrai également que *le fini est la négation de soi de l'infini*. En effet, l'infini entendu comme opposé du fini se nie lui-même et s'avère n'être que fini (Hegel 1984, 140 ; Hegel 2016, 207). Et c'est pourquoi Hegel distingue un « bon » et un « mauvais » ou un « vrai » et un « faux » infini : *l'un se nie, parce qu'il n'est que l'opposé du fini* (faux

infini), *l'autre ne se nie pas, car il est la propriété formelle commune aux deux opposés* (vrai infini), qui consiste en ce que chacun, pris pour lui-même, se nie, car l'un et l'autre, en tant qu'ils sont opposés, sont finis.

Ces contradictions sont *spécifiques*, car elles sont sémantiques. Elles opposent le sens *attribué* à la catégorie examinée et la façon d'en *constituer* le sens. Le sens est mal défini si la catégorie est opposée à sa négation, si son attribution est censée avoir lieu par opposition à sa non-attribution, et il est correctement défini, si elle reçoit comme signification d'être le cadre au sein duquel ont lieu son attribution et sa non attribution (ou l'attribution de son contraire, et non plus de son contradictoire).

Hegel rejette la question : « comment le fini sort-il de l'infini? », car supposer que le fini « sort » de l'infini, c'est constituer la catégorie « infini » d'une façon qui entre en contradiction avec sa sémantique. *Il s'intéresse donc bien à l'usage correct des catégories*, lequel usage entre nécessairement dans des formes propositionnelles, dont un cas parmi d'autres est la question rejetée. Il faut « apprendre », dit-il, à poser correctement les questions en philosophie (Hegel 1984, 18 ; Hegel 2016, 217-218)²². La *Logique* serait cet apprentissage.

VI. Négation autonome et conscience de soi

Le point sur lequel il faut néanmoins donner raison à Henrich, pensons-nous, c'est que la *Logique du concept*, qui doit rendre compte du traitement antérieur réservé aux catégories, ne développe pas pour elle-même la *Grundoperation* isolée par lui dans la logique de la réflexion. Si, selon notre hypothèse, le raisonnement apagogique est la base de ce traitement, et si ce dernier est bien décrit par Hegel comme une négation de soi d'une négation posée comme coupée de ce qu'elle nie, qui doit à chaque fois être opposée à un terme qui lui-aussi, coupé de son autre, se nie lui-même, cette opération n'est pas développée dans la logique du syllogisme.

Dieter Freundlieb considère que la conscience de soi, le grand thème de Henrich, n'a que peu à voir avec ses analyses de la « négation autonome » chez Hegel, qui lui paraissent peu convaincantes. Il croit déceler chez Henrich une prise de position en faveur du savoir immédiat de soi qui n'aurait effectivement rien à voir avec « la reconstruction rationnelle, par Henrich, des arguments de Hegel », car le fini n'a pas la structure du moi ainsi compris (Freundlieb 2017, 91, 98-99, 116, 152). Angelika Kreß, en revanche, souligne justement l'homologie structurelle entre la conscience de soi hégélienne et la négation auto-référée. Elle montre, avec raison pensons-nous, que la duplication de la négation de soi rejoint la manière hégélienne de penser la conscience de soi à partir de la lutte pour la reconnaissance. Elle reproche cependant à Henrich de faire encore la part trop belle à une interprétation propositionnelle de la négation (Kreß 2022, 355, 348-349).

Notre reproche est inverse, mais il se situe aussi à un autre niveau. Hegel parle bien, selon nous, de la négation propositionnelle, donc de propositions négatives, mais il le fait *au niveau du métalangage*. La logique nous enseignerait une « grammaire » de la pensée, comme Hegel nous l'annonce lui-même (Hegel 1984, 41 ; Hegel 2016, 64), mais les « phrases » qu'elle examine, propres au langage-objet, n'ont leur place que dans la *Realphilosophie* (la philosophie du réel, qui se divise en philosophie de la nature et

²² J'ai proposé un commentaire en ce sens de tout le chapitre sur l'infini dans Faraklas 2000b (chap. II). Cet angle d'approche doit sa première inspiration à l'ouvrage de G. Lebrun, 1972.

philosophie de l'esprit, c'est-à-dire de l'homme) où cette grammaire est mise en œuvre (Hegel 1984, 42 ; Hegel 2016, 65).

Bibliographie

- Berto F., *Che cos'è la dialettica hegeliana ?*, Padoue, Il Poligrafo, 2005.
- Blanché R., *La logique et son histoire*, Paris, A. Colin, 1970.
- Borel M. J. et al., *Problèmes actuels de la dialectique*, Lausanne, L'âge d'homme, 1996.
- Butler C., « On the Reducibility of Dialectical to Standard Logic », *The Personalist*, LVI.4, 1975, p. 414-431.
- Faraklas G., « Donation mutuelle de sens et raisonnement par l'absurde. Introduction à la constitution des concepts chez Hegel », in Fr. Dagognet F. et Osimo P. (dir.), *Autour de Hegel. Hommage à Bernard Bourgeois*, Paris, Vrin, 2000, p. 117-137.
- Faraklas G., *Théorie de la connaissance et méthode chez Hegel*, Athènes, Hestia, 2000b (en grec).
- Freundlieb D., *Dieter Henrich and Contemporary Philosophy*, Londres-New York, Routledge, 2017 (1ère éd. 2003).
- Gardies J.-L., *Le raisonnement par l'absurde*, Paris, PUF, 1991.
- Hartmann K., « Metaphysik und Metaphysikkritik », *Neue Hefte für Philosophie*, vol. 30-31, 1991, p. 109-138.
- Hegel G. W. F., *Jenaer Systementwürfe II, Gesammelte Werke*, t. 7, Hambourg, Meiner, 1971.
- Hegel G. W. F., *Logique et métaphysique*, trad. Souche-Dagues D., Paris, Gallimard, 1980.
- Hegel G. W. F., *Wissenschaft der Logik, Gesammelte Werke*, t. 12, Hambourg, Meiner, 1981.
- Hegel G. W. F., *Wissenschaft der Logik, Gesammelte Werke*, t. 21, Hambourg, Meiner, 1984.
- Hegel G. W. F., *Science de la logique*, t. I, trad. Bourgeois B., Paris, Vrin, 2016.
- Hegel G. W. F., *Science de la logique*, t. III, trad. Bourgeois B., Paris, Vrin, 2016b.
- Henrich D., « Hegels Logik der Reflexion », in *Hegel im Kontext*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1967, p. 95-156.
- Henrich D., « Formen der Negation in Hegel Logik », *Hegel-Jahrbuch 1974*, 1975, p. 245-262.
- Henrich D., « Hegels Grundoperation. Eine Einleitung in die Wissenschaft der Logik », in U. Guzzoni U., Rang B. et Siep L. (dir.), *Der Idealismus und seine Gegenwart. Festschrift für Werner Marx*, Hambourg, Meiner, 1976, p. 208-230.
- Henrich D., « Hegels Logik der Reflexion. Neue Fassung », *Hegel-Studien*, vol. 18, 1978, p. 203-324.
- Henrich D., *Selbstverhältnisse*, Stuttgart, Reclam, 1982.
- Henrich D., « Die Formationsbedingungen der Dialektik », *Revue Internationale de Philosophie*, n° 139-140, 1982b, p. 139-162
- Henrich D., *Between Kant and Hegel*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2003.
- Horstmann R.-P. (dir.), *Dialektik in der Philosophie Hegels*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1978.
- Kreß A., « Selbstbezügliche Negation als Selbstbewußtsein », in Frank M. et Kunes J. (dir.), *Selbstbewußtsein. Dieter Henrich und die Heidelberger Schule*, Berlin, Metzler, 2022.
- Lebrun G., *La patience du concept. Essai sur le discours hégélien*, Paris, Gallimard, 1972.

Luft E., « Dialektik und reductio ad absurdum », in Bavaresco A., Pontel E. et Tauchen J. I., dir., *De Kant a Hegel*, Porto Alegre, Fi, 2019, p. 205-235.

Marconi D., *Contradiction and the Language of Hegel's Dialectic*, Pittsburgh, University of Pittsburgh, 1980.

Schmitz H., *Hegel als Denker der Individualität*, Meisenheim, Hain, 1957.

Schmitz H., *Hegels Logik*, Bonn, Bouvier, 1991, 2007².

Stanguennec A., *Hegel critique de Kant*, Paris, PUF, 1985.